

enrique  
vila-matas

---

air de dylan



## ENRIQUE VILA-MATAS

---

### AIR DE DYLAN

Vilnius Lancastre, jeune cinéaste barcelonais au faux air de Bob Dylan, considère l'indolence absolue comme une forme d'art. Il entreprend néanmoins le projet de constituer des Archives de l'échec en général. Avec son amie Débora, il ambitionne de réaliser la biographie fictive de son père, le célèbre écrivain Juan Lancastre, mort dans des circonstances mystérieuses...

Œuvre la plus romanesque d'Enrique Vila-Matas, *Air de Dylan* – hommage à Marcel Duchamp et son *Air de Paris* – offre une nouvelle forme d'exploration de notre époque, avec en toile de fond l'ombre de Scott Fitzgerald et l'âge d'or d'Hollywood.

« Jamais je ne m'étais autant laissé porter par le roman. Il m'est arrivé de me surprendre moi-même ! » Enrique Vila-Matas

# AIR DE DYLAN

*du même auteur  
chez le même éditeur*

DUBLINESCA  
JOURNAL VOLUBILE  
EXPLORATEURS DE L'ABÎME  
DOCTEUR PASAVENTO  
PARIS NE FINIT JAMAIS  
LE MAL DE MONTANO  
BARTLEBY ET COMPAGNIE  
LE VOYAGE VERTICAL  
ÉTRANGE FAÇON DE VIVRE  
LOIN DE VERACRUZ  
ENFANTS SANS ENFANTS  
IMPOSTURE  
SUICIDES EXEMPLAIRES  
UNE MAISON POUR TOUJOURS  
ABRÉGÉ D'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE PORTATIVE

*du même auteur  
dans la collection « Titres »*

ABRÉGÉ D'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE PORTATIVE  
BARTLEBY ET COMPAGNIE  
ENFANTS SANS ENFANTS  
ÉTRANGE FAÇON DE VIVRE  
IMPOSTURE  
LE MAL DE MONTANO  
PARIS NE FINIT JAMAIS  
PERDRE DES THÉORIES  
SUICIDES EXEMPLAIRES  
LE VOYAGEUR LE PLUS LENT

ENRIQUE VILA-MATAS

# AIR DE DYLAN

Traduit de l'espagnol  
par André GABASTOU

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :  
*Aire de Dylan*

© Enrique Vila-Matas, 2012  
The French language edition is published by arrangement  
with Enrique Vila-Matas, c/o MB Agencia Literaria S.L.  
© Christian Bourgois éditeur, 2012  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-267-02392-3

*Pour Paula de Parma*





J'ai tellement besoin de temps pour ne rien faire qu'il ne m'en reste plus assez pour travailler.

Pierre Reverdy, *Le Gant de crin*



## I

Certains entrent dans le théâtre de la vie très tard, mais quand ils le font, c'est apparemment sans brides et ils vont directement jusqu'au bout de la pièce. Ce fut mon cas. Je peux aujourd'hui l'affirmer de façon absolument certaine. La représentation a commencé le matin où ma femme m'a remis une lettre qui venait d'arriver de Suisse, une invitation à participer à un colloque littéraire sur l'Échec.

J'étais sur la terrasse de l'appartement, au nord-est de Barcelone, où nous avons passé bien des années, avant de le quitter il y a quelques mois. Ma femme est arrivée sur la terrasse avec une pompe nullement habituelle et a esquissé une révérence théâtrale avant de m'annoncer que, d'après la lettre, quelqu'un me prenait pour un parfait raté. Sa comédie m'a surpris parce qu'elle ne surjouait jamais. Voulait-elle par son cabotinage ôter de la gravité à ce qu'elle disait ? Cela dit, je n'oublierai pas ce moment parce qu'il a inauguré une histoire à l'intérieur de ma vie, qui retiendrait peu à peu de plus en plus mon attention dans les semaines suivantes.

J'ai lu la lettre, l'*aimable* proposition venant de l'université suisse de Saint-Gall. Ce n'était pas, bien

sûr, le genre d'invitation que les écrivains reçoivent souvent même si peu de choses semblent aussi intimement liées que la littérature et l'échec. Peut-être est-ce pour cette raison, parce qu'il était très étrange que l'invitation ne me soit pas parvenue plus tôt, que j'ai lu la lettre suisse avec le plus grand flegme, comme si j'avais toujours su qu'elle arriverait. Pas un seul muscle de mon visage n'a bronché. J'ai accusé le coup avec élégance et fatalité comme si j'étais relégué dans un coin d'une grande scène. Seul un détail me faisait hésiter pour les heures à venir : prendre le masque du raté ou continuer à mener ma vie normale d'homme qui échoue.

L'invitation avait été envoyée par un professeur de mathématiques nommé Echèk. Écrit ainsi, avec un *k* et un accent grave, Echèk signifie « ratage » en créole haïtien. Le petit côté insulaire de son nom mis à part, les renseignements trouvés sur Internet au sujet du mathématicien suisse étaient tous sans intérêt, universitaires, et il n'y avait aucun moyen de vérifier sur les images de Google quel visage avait cet homme. J'ai demandé à mon amie Petra Overbeck, professeur à Saint-Gall, si elle connaissait Echèk et elle m'a répondu que c'était un brave type même s'il était obsédé par le thème de l'échec en général. Petra me recommandait d'accepter l'invitation car elle me permettrait de découvrir « l'incomparable canton d'Appenzell ».

Quelques mois plus tard, je me rendais à Saint-Gall pour assister au colloque. Comme Echèk ne se montrait pas, une légende a commencé à se répandre parmi les intervenants : c'était un personnage imaginaire. Petra Overbeck me confirmait avec insistance les dires

des autres professeurs : Echèk était tout simplement malade. Malgré ce qu'on nous disait, certains d'entre nous se sont mis à douter de l'existence de monsieur Ratage et nous n'avons admis qu'il n'était pas un être fictif que lorsque nous l'avons vu sur la photo de groupe réunissant à Saint-Gall les étudiants de la promotion du cours supérieur 1992-1993. Echèk était là, licencié de fraîche date, souriant tristement. Il était noir, avec un faux air du président Obama, et semblait le plus âgé des étudiants de sa promotion.

Echèk a été malade pendant tout le colloque, aussi l'avons-nous vu seulement sur un cliché. J'ai pris la peine de le photographier et de l'inclure ensuite sur mon site, parvenant ainsi à donner à mon amphitryon une présence physique sur Internet, chose impardonnable, d'après Petra, parce qu'il tenait à l'anonymat.

Tout le monde s'accorde pour dire que cette cité médiévale qu'est Saint-Gall, située entre le lac de Constance et le canton d'Appenzell, offre de beaux points de vue sur la vieille ville et un lieu à visiter absolument, la bibliothèque abbatiale, un endroit magnifique appelé par certains « la pharmacie de l'âme ». Mais il est vrai aussi qu'elle ne présente pas un très large éventail de divertissements. Aussi me suis-je à peine éloigné des alentours bucoliques de l'université et ai-je fini par assister à la plupart des conférences sur l'échec parce que le plus amusant fut dès le premier instant le thème même du colloque.

Certaines m'ont particulièrement intéressé, comme celle de Sergio Chefjec, expliquant qu'il concevait l'échec non comme une éventualité littéraire mais comme un synonyme de la littérature en général : « L'échec est la préfiguration naturelle du destin de

l'écrivain. » Ou encore celle du réalisateur Werner Herzog qui, si j'ai bien compris, a centré tout son discours sur son échec fracassant en tant que fou : en définitive une tragique et passionnante lamentation parce qu'il n'avait pas su perdre la raison avec suffisamment de force.

Mais le colloque, malgré son intéressante idée de rassembler des artistes venus de partout pour parler de l'échec, aurait pu n'être qu'une vulgaire réunion littéraire comme il en existe tant, s'il n'y avait eu l'intervention du jeune Vilnius Lancaster, qui a lu un texte sur certains événements de sa vie survenus dans les jours qui avaient suivi la mort de son père : un récit écrit en quatre nuits sur des faits réels et très récents de sa propre existence. Il n'avait pas l'habitude d'écrire parce qu'il se consacrait au cinéma et était par ailleurs très paresseux, il aspirait à devenir comme Oblomov, personnage radicalement cossard d'un roman russe, paradigme du ne-rien-faire. Il n'avait pas l'habitude d'écrire, toutefois sa méconnaissance de la vie littéraire lui avait laissé penser qu'à Saint-Gall il ne toucherait pas ses honoraires s'il ne rédigeait pas son intervention, si bien qu'il s'est présenté au colloque avec un récit dont le titre énigmatique retenait *a priori* l'attention, *Théâtre-réalité*.

Malgré les problèmes de traduction simultanée, alors que le public hésitait tout le temps entre rester pour l'écouter ou s'en aller, le jeune Vilnius a lu son récit quasiment comme si c'était une pièce de théâtre radiophonique, ce qui tout compte fait n'était pas absurde, car les interventions de ce colloque sur l'échec étaient intégralement enregistrées par Radio

Zurich et que, par ailleurs, le titre du récit lu par Vilnius invoque le théâtre.

Ce fut le seul intervenant à lire une nouvelle (inspirée, il est vrai, de faits réels, d'événements récents de sa propre vie). Les autres, nous étions venus avec des essais sur le thème de l'échec en général. Lui, en revanche, c'était avec son récit autobiographique. Il ne nous en a rien dit à Saint-Gall, mais nous savons aujourd'hui que, de crainte de ne pas être payé s'il ne se présentait pas avec un texte écrit, il avait écarté tout essai ou toute théorie sur l'échec. Il avait fait ce choix narratif parce qu'il n'avait aucune idée de la façon de rédiger des essais et qu'il avait besoin de toute urgence d'une thérapie : raconter en public son drame personnel récent, raconter ce qui lui était arrivé juste après la mort de son père, récit qui avait curieusement adopté la structure d'une nouvelle. (Pour lui, une expérience, bien sûr, inédite, quelque chose qui ne lui était jamais arrivé et, par ailleurs, constater qu'un fragment de sa vie puisse tant ressembler à une histoire fictive – surtout à une pièce de théâtre au dénouement inattendu, puis rideau ! – l'avait laissé perplexe.)

Il avait besoin de transformer son récit en cri poussé au milieu d'inconnus dans une ville étrangère, tentative de lâcher du lest et de jeter son drame personnel par-dessus la première rambarde venue, tentative d'évacuer ou du moins de panser sa tragédie privée.

Mais ce qui le stimulait le plus dans ce choix narratif était avant tout la possibilité de tester une invention appelée par lui *Théâtre-réalité* (une variante du ciné-réalité, connu aussi sous le nom de *cinéma-vérité*) et d'avoir en direct la confirmation de ce qu'il

soupçonnait, que le public *n'était nullement intéressé* par son drame des six derniers jours.

Pressentant, par ailleurs, qu'il allait largement dépasser les quarante-cinq minutes imparties pour son intervention – il lui fallait plus de temps pour lire intégralement son récit –, il s'enthousiasmait à l'idée de voir les gens ne comprenant absolument pas pourquoi il leur racontait son histoire quitter peu à peu la salle et que sa prestation finirait par être l'échec le plus pénible et le plus honteux de l'histoire des orateurs de tous les temps. En raison de son intervention désastreuse et interminable, Vilnius pensait être le seul intervenant du colloque à se conformer parfaitement à la véritable essence et à l'esprit négatif de cette rencontre internationale sur l'échec. Ce qui veut dire qu'il pensait faire une démonstration publique complète et exemplaire de la façon dont on échoue pleinement et *pour de bon*.

Mais il n'a nullement laissé transparaître au départ ses intentions. Et, à y bien regarder, c'était logique car il devait échouer sans avoir annoncé au préalable qu'il cherchait à se retrouver sans public, sans un seul auditeur.

Toutefois sa présence personnelle en ces lieux signifiait un échec implicite car celui qui avait été invité pour de bon à Saint-Gall, c'était son père, lequel n'avait pu assister au colloque pour des raisons irrévocables : il était mort quelques semaines plus tôt, foudroyé par un infarctus, chez lui à Barcelone.

Il ne fait aucun doute que la mort est l'échec humain par excellence. Les choses étant ce qu'elles étaient et le jeune fils de Juan Lancastre admiré de tous se consacrant au cinéma et travaillant à des Archives



de l'échec en général, Echèk avait eu l'idée de lui demander de venir à Saint-Gall pour dire quelques mots sur la façon dont l'œuvre de son père abordait le thème de la défaite. Au lieu de quoi, Vilnius s'était présenté avec son *Théâtre-réalité*.

Nous n'attendions à vrai dire pas grand-chose de l'intervention du jeune Vilnius, peut-être parce que certains avaient entendu dire que c'était un publiciste médiocre, qui avait été renvoyé de toutes les agences où il avait travaillé, et qu'il n'avait signé comme réalisateur, à trente ans, qu'un court métrage d'avant-garde inégal, *Radio Babaouo*. On lui supposait un certain sens de l'art et une facilité de parole héritée de son père, mais personne ne s'attendait à ce qu'il possède les qualités les plus reconnues de ce dernier. Bref, nous n'espérions rien de lui, si ce n'est un bref portrait et un rappel ému du personnage, mais guère plus.

Son père, je l'avais vu à Barcelone aux comptoirs du Zeleste, du Bikini et du Bar Perturbado dont il fut l'un des membres fondateurs. Je l'avais croisé dans mes années de jeunesse et après. Je me rappelais très vaguement avoir ri un jour en sa compagnie, mais je ne me souvenais plus de quoi, tout ce que je savais, c'est que nous avions fini par éclater de rire et étions sacrément ivres. Parmi ses livres, *L'Interruption*, roman assez emblématique, bel ouvrage, trop célèbre pour ce qu'il était, mais en définitive respectable, m'avait plutôt intéressé. Ainsi que son étrange manifeste en faveur des avant-gardes – écrit en français – et que son traité plein d'imagination sur la Syrie – écrit en catalan. Et, bien sûr, sa facilité à changer de peau et de personnalité, parfois même de langue, d'un livre à l'autre.

Quant à son fils Vilnius, je ne l'avais jamais vu en chair et en os, mais je savais qu'il s'habillait généralement en noir. Par ailleurs, sa chevelure singulière, son nez et même sa taille ressemblaient comme deux gouttes d'eau à ceux de Bob Dylan. Dans la rue, parfois les gens riaient parce qu'ils le confondaient avec le chanteur. Son faux air de Dylan lui avait posé quelques problèmes – surtout vis-à-vis de son père qui détestait cette coiffure et son désir de ressembler au chanteur –, mais Vilnius aimait se présenter ainsi parce qu'il croyait que cette apparence lui donnait un petit air d'artiste sans concessions.

Il ne ressemblait physiquement en rien à son célèbre père mais un peu, en revanche, à Laura Verás, sa terrible mère : Madrilène de très belle allure, jeune, elle était venue vivre à Barcelone et y avait vite gagné, tant dans les cercles universitaires que, plus tard, dans les milieux de la nuit, une réputation de femme perfide, fatale, réputation qui s'était amplifiée quand elle avait travaillé dans une agence littéraire, où elle avait fait des ravages dans tous les sens du terme.

« Laura verras, approcheras et t'en iras », disait une formule de l'époque qui mettait les hommes en garde contre le serpent extrêmement dangereux qu'était cette femme. Pour certains, dont moi, elle avait été la plus diabolique et la plus belle femme de notre génération, quoique, il est vrai, très encline à en faire trop, devenant parfois une méchante parmi les méchantes, très méchante et cependant très prévisible. Il n'empêche que pour beaucoup il y avait à Barcelone quelque chose de tout à fait clair : si stéréotypée que soit son image de vipère et si risibles que semblent

certains de ses comportements pervers outrés, il fallait se méfier d'elle, parce qu'au fond elle était terrible.

Toutefois, je suis allé assister à la conférence intitulée par le jeune Vilnius *Théâtre-réalité* avec l'idée de n'y rester que quelques minutes, aussi m'étais-je installé au dernier rang, tout près de la porte. Je n'aurais jamais pensé que l'histoire s'inspirant de sa propre vie, cette sorte de théâtre sans théâtre du jeune orateur, pourrait me captiver, me surprendre à ce point. Théâtre sans théâtre parce que, dans tout ce qu'il nous a lu, les faits semblaient vrais et très émouvants.

Vilnius a commencé son intervention en nous annonçant qu'il n'allait pas prononcer une conférence, mais nous lire une nouvelle racontant l'histoire de sa vie pendant les six jours qui avaient changé son monde. Comme il savait qu'il ne disposait que de quarante-cinq minutes, il tenait à avertir le respectable public que, dans le cas fort probable où les organisateurs interrompraient sa lecture, il continuerait à lire le récit de sa stupeur existentielle à la brasserie Stille, à deux pas de l'endroit où nous étions.

Il a donc donné la fausse impression initiale qu'il désirait tellement nous intéresser à son récit qu'à un moment donné, tous subjugués, nous serions obligés de nous rendre dans la brasserie d'à côté pour connaître le dénouement de l'histoire qu'il nous aurait racontée. En fait, il se proposait de faire quelque chose de tout à fait différent, quelque chose que personne n'aurait été capable d'imaginer. Comment aurions-nous pu savoir que ce jeune homme était peut-être en train de chercher à devenir – son but ultime – l'Ed Wood des lectures, des interventions dans les colloques ? On sait bien qu'Ed Wood est l'auteur du pire film de tous

les temps. Le jeune Vilnius, s'appêtant à commencer son *Théâtre-réalité*, rêvait d'assister à un spectacle gigantesque : voir que personne ne se soucierait de sa tragédie, mais, au contraire, que sa lecture ferait fuir tous les spectateurs sans exception.

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq  
Impression : CPI Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée  
Dépôt légal : septembre 2012. N° 2169 (00000)  
*Imprimé en France*

enrique  
vila-matas  
air de dylan



# Air de Dylan

## Enrique Vila-Matas

Cette édition électronique du livre  
*Air de Dylan* d'Enrique Vila-Matas  
a été réalisée le 06 juillet 2012  
par les Éditions Christian Bourgois.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782267023909).  
ISBN PDF : 9782267023923.  
Numéro d'édition : 2169.